



Cycle « Imposture » (2/3)

La sirène du Mississippi **(François Truffaut, France - 1970)**

" La Maison du diable était fondé sur la peur de l'inconnu,
on ne voyait que des ombres. Le reste est affaire d'imagination."

Robert Wise.

Fiche technique

Réalisation: Robert Wise. Scénario: Nelson Gidding, d'après le roman *The Haunting of Hill House* de Shirley Jackson. Direction artistique: Elliot Scott. Décors: Elliot Scott. Costumes: Mary Quant. Photographie: Davis Boulton. Montage: Ernest Walter. Musique: Humphrey Searle. Production associée: Denis Johnson. Société de production: Argyle Enterprises. Société de distribution: MGM. Budget: 14 M\$. Pays d'origine: États-Unis, Royaume-Uni. Durée: 112 min.



Distribution

Julie Harris (Eleanor 'Nell' Lance), Claire Bloom (Theodora 'Theo'), Richard Johnson (le professeur John Markway), Russ Tamblyn (Luke Sanderson), Fay Compton (Mme Sanderson), Valentine Dyll (Mr Dudley), Rosalie Crutchley (Mme Dudley), Lois Maxwell (Claire Markway), Diane Clare (Carrie Fredericks), Ronald Adam (Eldridge Harper).

Pour Jacques Lourcelles : " *Récit fantastique magistral et original dans le genre, pour cette raison essentielle que la plupart des personnages y sont en eux-mêmes passionnants au point que plusieurs d'entre eux auraient pu donner lieu à un film particulier.*"

Subissant à tout jamais, comme la plupart de ceux qui ont travaillé avec lui, l'influence de Val Lewton - le producteur des quatorze films fantastiques entre 1941 (*La féline* de Tourneur) et 1946 (*Bedlam* de Mark Robson) presque tous singuliers et marquants -, Wise obtient les effets les plus efficaces en utilisant l'ellipse, le doute, l'incertitude.

C'est surtout par le son, matière mystérieuse et impalpable que la maison s'approprie ses occupants et que Wise hypnotise et terrifie le spectateur. Cela n'empêche pas le film, à partir de certains motifs minutieusement répétés et variés (couloirs, portes, escalier de fer), de composer aussi une étonnante symphonie visuelle.

Sur le plan dramatique, le récit reste volontairement ambivalent. Il progresse à la fois sur le mode objectif (description d'une expérience scientifique) et subjectif (point de vue d'Eleanor, dont la solitude, la nervosité, le sentiment de culpabilité, l'exaltation morbide ne vont cesser de s'intensifier au cours du film jusqu'à lui faire désirer d'être absorbée par la maison. Wise se gardera bien de conclure et ne dira jamais si les événements extraordinaires (ou paranormaux) vécus par les personnages sont le fruit d'une action autonome de la maison ou de la sensibilité exacerbée et pathologique de certains de ses hôtes.

[cineclubdecaen.com].

Avec *La Maison du diable*, Robert Wise posait de main de maître les fondations d'une nouvelle vague du film d'horreur.

Ce film rare jouit d'une certaine réputation auprès des cinéphiles. Réputation méritée tant la montée de l'angoisse y est subtile et originale. En le tournant, Robert Wise semble s'être souvenu de la grande leçon de Val Lewton, son premier employeur : " *En montrer le moins possible et laisser l'ambiguïté s'installer.*" Et effectivement, Wise ne montre rien. Lors de l'entretien qu'il nous avait accordé (n° 54), il avait fini sur ces mots : " *La Maison du diable était fondé sur la peur de l'inconnu, on ne voyait que des ombres.*" Le reste est affaire d'imagination.

Les quatre personnages n'en manquent pas. Entre l'honorable spécialiste des phénomènes paranormaux qui a des petits soucis conjugaux, la médium lesbienne qui a bien du mal à s'assumer comme telle, la vieille fille frustrée et l'héritier désabusé, c'est un véritable concours de névroses que va abriter la maison hantée. Hantée ? Oui, si on veut, hantée par toutes les peurs qui se sont succédé dans ces murs. En s'emparant du thème rebattu de la demeure maléfique, Wise opte pour un efficace transfert dramaturgique: la peur passe de l'extérieur à l'intérieur, ce sont les personnages qui l'amènent avec eux, bien décidés à la faire fructifier pour tenter de la vaincre. Les habitants arrivent avec leurs problèmes, la maison les changera en fantômes. Et Wise ordonne quatre mises en scène concurrentes pour un lieu unique. *La Maison du diable* prend vite des allures de psychanalyse de groupe. C'est un traitement de choc.

Filmé en contre-jour (ou en contre-nuit, avec gros nuages noirs obligatoires) et en contre-plongée, l'inoffensif vieux tas de poussière paraît de plus en plus menaçant à mesure que Wise multiplie les effets "gothiques": un simple courant d'air devient un claquement de porte effrayant, un grincement de boiseries ne peut plus être qu'un avertissement, un bruit sourd semble lourd de menaces, un décor surchargé passe du statut de cabinet des curiosités à celui de musée du crime, les statues ont un regard peu amène. Dès le début, la voix off - à la fois fiévreuse et discrètement ironique - nous avait promis un "schéma classique". Promesse tenue. Et tout le catalogue "d'effets qui font peur" y passe, rien n'est oublié, tout est recyclé de main de maître. On voit, on entend (la bande-son est prodigieuse d'inventivité) l'horreur s'installer. Et pourtant il ne se passe rien, les personnages jouent avec leurs ombres sans jamais se lasser. C'est leur santé mentale qui est en jeu, la nôtre finit par en souffrir. Tout ça finira mal.

Parmi les successeurs patentés, seul Stanley Kubrick tirera les leçons de *La Maison du diable*. Ce sera *Shining*. En reprenant le même point de départ que Wise (l'esprit anime un lieu qu'il a reconnu comme sien), il le poussera bien plus loin, vers des contrées où Wise n'avait pas osé s'aventurer. Mais celui-ci avait grandement contribué à poser les fondations d'une horreur nouvelle.

[Frédéric Bonnaud, *Les Inrocks*, 30 novembre 1996]

Robert Wise

Robert Wise (Winchester / Indiana, 10 septembre 1914 - Los Angeles, 4 septembre 2005) est un réalisateur, producteur, metteur en scène et monteur américain.

Engagé par la RKO, Wise fait ses classes comme monteur. A 26 ans, il se retrouve monteur du premier film, *Citizen Kane*, d'un cinéaste de 25 ans, Orson Welles. Robert Wise est nommé à l'Oscar du Meilleur montage pour ce travail " *limpide, clair, qui indique subtilement au spectateur ce qui compte dans chaque scène.*" (Martin Scorsese). Dans la foulée, Robert Wise se voit confier la réalisation de l'angoissante *Malédiction des hommes-chats*, suite de *La Féline* (Jacques Tourneur, 1942), prouvant ainsi la versatilité de ses talents.

Robert Wise incarne le meilleur de l'âge d'or des studios, alliant un savoir technique hors pair et des talents de caméléon qui font qu'on lui reproche parfois un certain manque de sensibilité personnelle.

En 1961, il coréalise avec le chorégraphe Jerome Robbins la comédie musicale *West Side Story*, **qui remporte dix Oscars**. Quatre ans plus tard, son film *la Mélodie du bonheur* sera couronné par **cinq Oscars**. Robert Wise a aussi obtenu le **Prix de la critique au Festival de Cannes** pour *Nous avons gagné ce soir* (1949). L'oeuvre de Robert Wise cinéaste, qui s'étend de 1943 (*La Malédiction des hommes-chats / The Curse of the Cat People*) à 2000 (*East side story / Rooftops*) compte une quarantaine de films.

Très belle année 2019 à tous

**Nous retrouverons le Mercredi 9 janvier à 20h
avec un nouveau cycle « En cavale »**

Thelma et Louise

(Ridley Scott, États-Unis / GB / France - 1991)